

Laurence Dumouchel

L'étonnante relation entre l'archivistique et l'anthropologie

©2009 par Laurence Dumouchel. Ce travail a été réalisé à l'EBSI, Université de Montréal, dans le cadre du cours ARV1050–Introduction à l'archivistique donné au trimestre d'hiver 2009 par Sabine Mas (remis le 21 avril 2009).

Selon la croyance populaire, les archivistes exercent un métier auxiliaire à celui des historiens. Si ce fut le cas à une époque, ce temps est manifestement révolu. Néanmoins, l'archivistique et l'histoire demeurent deux disciplines connexes. De même, l'anthropologie est souvent associée à l'histoire. En effet, l'anthropologie a pour objet l'étude de la variété culturelle à travers le temps et l'espace. Plus particulièrement, l'archéologie, une des quatre-sous disciplines de l'anthropologie, est fortement associée à l'histoire car les documents historiques en constituent souvent la base théorique.

L'archivistique et l'anthropologie ne sont toutefois pas deux disciplines que l'on associe spontanément. Le présent article fait état de la relation que les deux disciplines entretiennent. Son mandat est de démontrer dans quelle mesure ces disciplines sont liées, au-delà de leur évidente connexion à l'histoire.

D'abord, il convient de décrire les documents d'archives en anthropologie. Puis, dans un second temps, sera exposée la relation que les deux disciplines ont entretenue à travers le temps. Ensuite, seront décrits plus particulièrement les documents d'archives relatifs à chacune des quatre sous-disciplines de l'anthropologie soit l'ethnologie, l'archéologie, l'anthropologie biologique et l'anthropologie linguistique.

Le document d'archives en anthropologie

La particularité des documents d'archives en anthropologie réside dans le fait que, dans les quatre-sous disciplines, on « fait du terrain ». En d'autres termes, les anthropologues se rendent physiquement au lieu de résidence d'un peuple contemporain ou passé dans le but d'en étudier la culture. Parfois (pour les ethnologues, surtout), un terrain dure plusieurs années. Par conséquent, la masse documentaire ainsi générée est considérable. En plus, dans les données de terrain, tous les documents ou presque restent à jamais pertinents¹ (contrairement aux archives d'une entreprise, par exemple). Malheureusement, les supports utilisés, eux, sont souvent éphémères: les photos couleur décolorent, l'encre coule, le papier se détériore, etc.

Les principaux soucis, donc, sont de gérer la masse de documents d'archives ainsi que de garantir la longévité des documents. Également, puisque la nature de la discipline exige que les anthropologues se retrouvent partout à travers le monde, les circonstances font qu'une variété de supports doit être utilisée: leur efficacité et leur qualité est souvent corrélée à la région (climat, possibilité d'accès à un matériel de qualité, etc.). Si les anthropologues qui font du terrain peuvent amener du matériel, ils tentent de le limiter car le coût d'envoi à l'étranger peut être très élevé.

¹ DUTTON (Ed), op cit, p.3

Les documents d'archives sont produits avant (travail préparatoire, exploration, recherche), pendant (notes de terrain, photographies, vidéos, verbatim d'entrevues) et après le terrain (ethnographies, rapport de terrain et autres publications). Ainsi, seront considérés comme documents d'archives anthropologiques les produits publiés, les brouillons, les notes et les journaux de terrain des anthropologues en plus des informations sur les anthropologues. Ces dernières sont constituées de documents bibliographiques, de papiers personnels, etc. Ceux-ci servent à démontrer le contexte dans lequel les données sont recueillies.² Parmi les documents d'archives en anthropologie, on retrouve aussi les correspondances, dans lesquelles on peut souvent lire l'origine du thème et du lieu de la recherche. Les factures et autres documents administratifs font partie de cette catégorie tout comme les cartes géographiques contenant les notes du chercheur sur les emplacements ou déplacements du ou des groupe(s) qu'il étudie. En plus, tout le matériel créé par d'autres et pour d'autres raisons que le travail anthropologique mais qui lui ont été utiles peuvent être intégrées aux fonds anthropologiques³. En anthropologie, les documents d'archives les plus nombreux sont les documents papiers, suivi de près par les photographies et les négatifs. Viennent ensuite les cassettes, cédérom, dévédérom et autres supports devant être lus par des machines.⁴

Lors de terrains, les documents produits par les anthropologues sont exposés à plusieurs types de dangers. Typiquement, dans chacune des quatre sous-disciplines, le chercheur prend des « notes de terrain ». Ceux-ci utilisent souvent des carnets ou des cahiers à cet effet. L'acide contenu dans la couverture de tels cahiers peut causer des dommages au papier. Selon Kenworthy, il y a deux moyens faciles pour remédier à la situation: « These covers can be removed prior to storing the notebooks or several sheets of acid-free paper can be inserted in the notebooks as a buffer between the covers and the records. »⁵ De même, l'anthropologue travaille souvent à l'extérieur et par conséquent expose ses documents à la lumière naturelle; le soleil peut endommager les documents. Certains chercheurs travaillent dans des conditions extrêmes sur le plan de la température et particulièrement de l'humidité, deux facteurs propices à la détérioration des documents papiers. Il est également primordial de garder dans des récipients en métal les documents papiers lorsque le terrain étudié est habité par beaucoup d'insectes ou de rongeurs⁶. Bref, le terrain en anthropologie est une particularité importante à considérer pour les archivistes car il expose les documents à plusieurs facteurs nuisibles.

Ainsi, comprendre l'importance du terrain pour les anthropologues est central à la relation de la discipline avec l'archivistique. En effet, les professionnels ont tendance à mettre l'accent sur leur recherche de terrain et l'analyse de matériel ainsi récolté plutôt que sur la logistique qui y est liée. Les documents qui y sont rattachés constituent pourtant des documents d'archives au même titre que les autres et sont d'ailleurs précieux pour la constitution de l'histoire de la discipline. En effet, en anthropologie, les documents d'archives ont deux principales fonctions. D'abord, ils servent de données; ils sont utilisés pour clarifier, critiquer, évaluer ou réinterpréter la recherche au cours de laquelle ils

² Ann D. HERRING et Alan C. SWEDLUND (Eds). *Human Biologists in the Archives*, New York, Cambridge University Press, 2003, p.111

³ Lee S. DUTTON (Ed). *Anthropological resources; A Guide to Archival, Library and Museum Collections*, New York, Dutton, 1999, p.8

⁴ Mary Anne KENWORTHY, et al. *Preserving field records. Archival techniques for Archaeologists and Anthropologists*, Philadelphie, The University Museum, 1985, P.12

⁵ KENWORTHY, op cit, p. 29

⁶ Ibid., p. 32

ont été collectés, pour réunir des informations complémentaires sur un thème, pour répondre à de nouvelles questions (particulièrement pour les populations disparues car aucunes nouvelles données ne peuvent être collectées.) Ensuite, elles donnent des informations sur le développement historique de la discipline⁷. Ainsi, à travers les documents concernant des anthropologues particuliers ainsi que des associations ou des institutions, on peut se former une idée de la façon dont la discipline a évolué à travers le temps. Ces informations sont utiles dans le cadre de l'histoire des sciences.

Un lien historique

Le lien que l'archivistique entretient avec l'anthropologie remonte aux origines de cette dernière. En effet, si aujourd'hui les ethnologues se mêlent au quotidien de la communauté qu'ils étudient, les premières études anthropologiques étaient basées sur des documents d'archives.

Lors de la période coloniale, du 15^e au 19^e siècle, les récits et journaux de bords de missionnaires, d'explorateurs, de militaires, etc. constituaient le matériel à partir duquel les « arm-chair anthropologists » décrivaient les sociétés⁸. On surnomme ainsi ces « anthropologues de bureau » car ils tiraient des conclusions sur des sociétés qu'ils n'avaient jamais eux-mêmes vues. Les documents sur lesquels se basaient leurs analyses avaient d'ailleurs des biais évidents. En effet, les auteurs ne produisaient pas ces ouvrages pour faire avancer la science. Au contraire, ils avaient pour but d'évangéliser, de coloniser ou encore de contrôler militairement les autochtones. Le but des « anthropologues de bureau » était surtout d'utiliser les documents d'archives pour classer les populations humaines afin de justifier la supériorité des Européens⁹. Leurs idées sont donc liées au racisme, au colonialisme, à l'esclavagisme et aux génocides.

À cause de leur origine douteuse, les anthropologues modernes ont généralement une méfiance envers les documents d'archives¹⁰. On valorise le travail de terrain, qui pousse l'anthropologue à produire ses propres données et on méprise ceux qui s'informent « trop » sur une communauté avant de l'étudier. Dans le milieu, plusieurs sont en effet persuadés que cela pourrait créer chez l'ethnologue des idées préconçues sur la communauté à l'étude. Autre point essentiel : le travail de terrain a une plus grande valeur car il y a moins d'intermédiaires¹¹. Bref, pendant longtemps, peu d'intérêt est accordé aux archives; celles-ci sont mises à l'écart.

Toutefois, on entreprend de remédier à la situation dès les années 1980. Le Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research a permis d'organiser plusieurs conférences et ateliers de formation sur la question de la conservation des documents d'archives en anthropologie. Suite à cette initiative sera créé le « Council for the Preservation of Anthropological Records » (CoPAR), dont le but est d'encourager l'identification, la préservation et l'utilisation des documents d'archives anthropologiques¹². Ce groupe fait partie du National Anthropological Archives (NAA), situé au Musée National de l'Histoire Naturelle des États-Unis. Le NAA regroupe les archives de diverses

⁷ HERRING et SWEDLUND, op cit, p xiii

⁸ Karine ST-DENIS. *Culture et diversité*, Montréal, Les Éditions CEC, 2006 p. 27

⁹ Ibid, p.27

¹⁰ HERRING et SWEDLUND, op cit, p xi

¹¹ Ibid, p xi

¹² Ibid, p xii

associations anthropologiques; Society for American Anthropology, American Anthropological Institution, Society for American Archaeology, etc. On peut en plus s'y informer des endroits où sont situées les autres archives anthropologiques.

Depuis le début des années 1990, les anthropologues travaillent conjointement avec les archivistes pour décrire les documents d'archives, gérés inadéquatement auparavant. Ainsi, en plus des métadonnées utilisées habituellement pour décrire les documents d'archives (titre, créateur, donateur, conditions de préservation, etc.), on s'efforce en plus d'inclure des données utiles au travail de recherche en anthropologie : la période, le groupe culturel et le lieu.¹³ En facilitant ainsi la recherche d'informations particulières, on encourage l'utilisation et l'accès aux documents d'archives.

En outre, les musées conservent également maints documents d'archives anthropologiques, particulièrement en archéologie et en anthropologie biologique. En effet, les anthropologues adeptes de ces sous-disciplines s'établissent souvent dans les musées pour pratiquer l'analyse de leurs données. Sans doute, cette collaboration explique que le produit de la recherche de ces professionnels fait souvent l'objet d'expositions. D'ailleurs, leurs objets d'études respectifs (culture matérielle et spécimens biologiques) sont par définition plus souvent exposés que ceux de toute autre science humaine car plus « physiques »¹⁴. Si l'ethnologie était auparavant fortement associée à la culture matérielle (on ramenait traditionnellement des objets autochtones pour témoigner de son expérience), on y accorde maintenant une moins grande importance. Quant à la branche linguistique de l'anthropologie, elle fait évidemment bien plus rarement l'objet d'expositions. En anthropologie, il n'est pas idéal de faire de la recherche parmi les archives contenues dans les musées. En effet, Kenworthy révèle dans son ouvrage que plusieurs pièces d'une collection peuvent se retrouver à plusieurs endroits différents. D'ailleurs, ceux-ci ne sont généralement pas gérés par des archivistes mais par des conservateurs de musée¹⁵. Bref, si les musées possèdent souvent d'impressionnantes collections de matériel anthropologique, leur organisation est souvent différente de celle prônée par les archivistes et probablement plus difficile à exploiter pour les chercheurs.

Au Canada, le Musée Canadien de la civilisation à Gatineau a été qualifié de « national resource for research and documentation in anthropology and related fields »¹⁶. Les archives du musée comprennent plusieurs originaux de journaux de terrain, des documents archéologiques, des photographies, des films ainsi que plusieurs autres documents en provenance de terrains effectués partout au Canada. Aussi, Bibliothèque et Archives du Canada (qui contient entre autres des livres anciens et rares imprimés en langues indigènes) conserve à Ottawa plusieurs collections d'archives en anthropologie.¹⁷

¹³ Sydel SILVERMAN et Nancy J. PAREZO (Eds). *Preserving the Anthropological Record. Second Edition*, New York, Gren foundation for Anthropological Research, inc., 1995, p.17

¹⁴ KENWORTHY, op cit, p.35

¹⁵ Ibid, p.38

¹⁶ DUTTON, op cit, p.1

¹⁷ Ibid, p.1

Quatre sous-disciplines

Il y a plus d'un siècle, il fut jugé nécessaire par Franz Boas célèbre anthropologue américain, de séparer le vaste domaine anthropologique en quatre sous-disciplines¹⁸. Furent ainsi créées l'ethnologie, l'archéologie, l'anthropologie biologique et l'anthropologie linguistique. Cette division est typique de l'Amérique du Nord¹⁹. Dans les autres continents, l'anthropologie comme discipline unifiée n'existe pas.

Il convient d'étudier séparément les liens que chaque sous-discipline anthropologique entretient avec l'archivistique.

Ethnologie

D'abord, l'ethnologie ou anthropologie sociale et culturelle est la plus connue et la plus vaste des quatre sous-disciplines. Les ethnologues se donnent le mandat d'étudier les différentes cultures humaines, à travers le temps et l'espace. L'ethnologie diffère d'emblée des autres sous-disciplines par la vaste étendue de notes de terrains produites: les observations peuvent être faites sur des aspects aussi divers que les cultes religieux, les habitudes alimentaires, les jeux, les systèmes de parenté, etc. Si le produit final -appelé ethnographie- est souvent concentré sur un seul thème, l'anthropologue sur le terrain prend le plus de notes possible, sans trop discriminer. En effet, une observation qui semble au départ non pertinente peut se révéler, par la suite, essentielle.

Le terrain constitue la base du travail de tout ethnologue. La méthode de prédilection est l'observation participante. Il s'agit d'une « méthode ethnographique caractéristique selon laquelle le chercheur prend part aux événements qu'il observe, décrit et analyse»²⁰. La mémoire étant une faculté qui oublie, cela suppose la prise active de notes. La diffusion des notes brutes constituent un problème éthique. En effet, ce ne sont pas tous les anthropologues qui désirent rendre public l'ensemble de leurs notes brutes. Celles-ci consistent en leurs premières impressions et contiennent parfois des préjugés ou des insécurités. Elles sont jugées très sévèrement par la communauté scientifique.

Les documents photographiques sont également associés à l'ethnologie depuis ses origines. En effet, dès la popularisation de la photographie vers 1880, les photographes professionnels et amateurs ont voulu prendre des photos des peuples exotiques²¹. L'invention dans les années 1940 de la photographie couleur n'a fait qu'aviver cet engouement. Si les couleurs donnent une vision plus juste de ce dont l'ethnologue a été témoin, plusieurs photos anciennes sont pratiquement impossibles à discerner car, à moins qu'elles ne soient préservées dans des conditions idéales, les photographies couleurs produites à cette époque ne se conservent que quelques décennies, les couleurs ayant tendance à s'effacer. Les documents photographiques et les films sont soumis à plusieurs dangers sur le terrain. Dans les milieux humides, ils peuvent développer des champignons; dans les milieux secs et chauds, ils sont exposés à la poussière et

¹⁸Sydel SILVERMAN (Ed). *Totems and Teachers. Key Figures in the History of Anthropology*, New York, AltaMira Press, 2003, p3.

¹⁹ ST-DENIS, op cit, p.3

²⁰ ST-DENIS, op cit, p. 321

²¹ Ibid, p.43

à la chaleur²². Des boîtes sans acide doivent être utilisées pour entreposer les documents.

En ethnologie, les données ne pourront jamais être dupliquées car le contact d'un anthropologue avec une culture apporte du changement en son sein : seuls les photographies et les vidéos sont le reflet de ce qui a été étudié dans un lieu et à une période précise²³. Les documents d'archives en sont d'autant plus précieux.

Archéologie

Les archéologues étudient les changements sociaux et culturels à travers la culture matérielle de cultures préhistoriques (précédentes à l'invention de l'écriture) et historiques²⁴.

Contrairement à ce qu'on croit jusque dans les années 1970, l'archéologie n'est pas simplement une ethnologie archaïque²⁵ dont les documents produits sont nécessairement incomplets, endommagés ou dépassés. Il s'agit en fait d'une discipline à part entière, qui produit des documents d'archives aux caractéristiques distinctes.

En fait, les documents d'archives de cette sous-discipline sont de deux ordres. D'une part, se trouvent les notes de terrain, les cartes, les photographies, les sketches, les artefacts (toute culture matérielle humaine), les écofacts (le matériel trouvé sur les sites archéologiques mais qui n'a pas été modifié par l'activité humaine, comme les coquillages ou les os d'animaux) en plus des analyses écrites, visuelles ou tactiles réalisées par les archéologues (catalogues, rapports, etc.). D'autre part, nous retrouvons les documents relatifs à l'organisation des fouilles, les documents administratifs des organisations archéologiques, les biographies des archéologues, etc.²⁶ Ces derniers concernent plutôt ceux qui sont intéressés à l'histoire de la discipline. La séparation est importante car la préservation des premiers est souvent faite avec grand soin, au détriment des seconds. En effet, en archéologie, cet écart est particulièrement marqué. Depuis le 19^e siècle, les archéologues considèrent la préservation des artefacts comme partie intégrante de leur travail²⁷. La préservation de telles ressources a toujours semblé évidente car, après la fouille, dans la plupart des cas, les sites sont détruits et les objets récoltés en constituent par conséquent les uniques témoins.

Pourtant, depuis 1987, on remédie à la situation. On crée le *Committee on the History of Archaeology* (COHA), lequel a pour but de recenser les documents d'archives existant sur l'histoire de l'archéologie et de développer une base de données commune pour l'ensemble de ces documents²⁸.

L'anthropologie « de sauvetage » consiste à fouiller un site d'urgence avant que celui-ci ne soit détruit. Cela arrive lorsqu'on désire creuser ou construire sur un site ayant un potentiel archéologique. Une telle pratique fait que les artefacts et écofacts sont récoltés massivement, au détriment d'un fin travail d'analyse. Les

²² Ibid, p.54

²³ KENWORTHY, op cit, p.1

²⁴ ST-DENIS, op cit, p.3

²⁵ LYMAN, R. Lee. « Archaeology's quest for a seat at the high table of anthropology », *Journal of anthropological archaeology*, vol. 26, no.2 (June 2007), p.134

²⁶ SILVERMAN et PAREJO, op cit, p.97

²⁷ Ibid, p.97

²⁸ Ibid, p.103

archéologues « sauvent des artefacts » qui seraient autrement perdus, voire pulvérisés mais dont l'analyse n'est pas nécessairement pertinente car elle n'est pas précédée d'un travail de recherche précis. En résulte une accumulation massive des documents. Souvent, les fonds ainsi constitués sont accumulés et négligés: on encourage la fouille de nouveaux sites plutôt que le long travail d'analyse des collections acquises.²⁹

Les archives en archéologie sont surtout particulières car elles font souvent l'objet d'expositions muséales. Dans ce cas, l'accent est mis surtout sur la préservation des artefacts eux-mêmes (particulièrement ceux qui sont sensationnels) plutôt que sur les documents qui en décrivent le contexte et la collection auxquels ils appartiennent³⁰. Pourtant, logiquement, l'un ne va pas sans l'autre; tout objet ne parle pas de lui-même. « Collections of artifacts and ecofacts without accompanying documents are useless. Hence, collections and accompanying documents must be curated together.³¹ » En d'autres termes, il est indispensable de développer des stratégies afin de conserver conjointement ces deux types de documents.

Anthropologie biologique

L'anthropologie biologique ou physique étudie depuis un siècle des restes de squelettes du passé pour tenter de reconstituer l'humain archaïque au niveau de sa stature, sa santé, etc³². Les découvertes sont souvent appuyées de documents historiques. On cherche à résoudre des problèmes scientifiques qui n'ont pas été résolus au moment de la collecte des données.

Ainsi, les documents d'archives particulièrement utilisés par les chercheurs de cette branche de l'anthropologie sont les collections médicales, les recensements des églises, les données contemporaines sur la santé et la croissance, les documents des gouvernements sur l'émigration, les documents d'archives militaires, les archives coloniales, l'information génétique des descendants de populations historiques et les mesures anthropométriques du 20^e siècle. Des biographies individuelles sont également étudiées car celles-ci peuvent donner des informations sur les pratiques courantes à une certaine époque, dans une certaine région. À cette masse de sources sont ajoutées les études en génétique, nutrition, démographie, paléanthropologie, etc³³. Aussi, de nombreux objets tels des fossiles, des restes de squelettes, des échantillons de sang et de tissus, des prélèvements de cellules, etc. sont des ressources pertinentes pour les chercheurs en anthropologie biologique.

L'anthropologie biologique est à la limite des sciences humaines et des sciences de la nature car elle considère à la fois des données biologiques et culturelles. Elle comprend plusieurs divisions : paléanthropologie, anthropologie génétique et démographique, ostéologie, primatologie, anthropologie médico-légale, paléo-épidémiologie, etc. Toutes ces branches étudient le passé plus ou moins récent et font des liens avec le présent³⁴. En paléo-épidémiologie, par exemple, on peut en apprendre plus sur les conditions environnementales et sociales qui favorisent

²⁹ Ibid, p.100

³⁰ HERRING et SWEDLUND, op cit, p xi

³¹ SILVERMAN et PAREZO, op cit, p.100

³² HERRING et SWEDLUND, op cit, p xiii

³³ HERRING et SWEDLUND, op cit, p.i

³⁴ Ibid, p xiii-xv

le développement d'épidémies (niveau socio-économique des victimes, leur lieu de résidence, leur origine ethnique, etc.). Pour ce faire, évidemment, on utilise des documents d'archives.

Il s'agit sans doute de la moins unitaire des sous-disciplines de l'anthropologie. En effet, au niveau des archives, plusieurs spécificités sont associées à chacune de ses branches : les primatologues utilisent des enregistrements vidéo, les paléanthropologues produisent des radiographies et autres données issues d'analyses technologiques modernes, etc.

Un exemple concret -et imaginaire- d'une recherche utilisant des documents d'archives historiques concerne la détermination de l'âge de la puberté chez les garçons au 18^e siècle. Les chercheurs ont déterminé que dans un milieu où les conditions de vie sont idéales (notamment au niveau nutritionnel), la taille moyenne des enfants augmente chaque année. Or, il semblerait que la maturation se fasse aussi de plus en plus tôt. Or, chez les garçons, un indice de l'avènement de la puberté est le changement dans la voix. Les chercheurs en anthropologie biologique ont donc décidé de relever l'âge de jeunes chanteurs d'une chorale baroque du 18^e siècle. Ils ont ainsi pu constater que la maturation se faisait alors à la fin de l'adolescence, contrairement aux garçons de chorale moderne dont la voix mature au début de l'adolescence.³⁵

Bref, l'anthropologie biologique est la sous-discipline qui fait la plus grande utilisation de documents d'archives car étudier les caractéristiques biologiques et physiques de peuples disparus demande évidemment des sources complémentaires.

Anthropologie linguistique

Le temps aura joué contre la préservation des documents d'archives en ethnolinguistique, aussi appelée anthropologie linguistique. En effet, les anthropologues de cette sous-discipline ont pour mission de documenter la variabilité des langues actuelles mais aussi de reconstituer à partir d'elles les langues passées³⁶. Pour ce faire, les anthropologues peuvent analyser le langage du quotidien, celui employé dans des situations formelles, les chansons, les poèmes, les mythes, etc.

Ainsi, l'objet d'étude de l'anthropologie linguistique a longtemps été difficile à conserver. Comment, en effet, préserver un phénomène aussi dynamique que le langage lorsqu'on ne peut que le consigner par écrit. De nombreuses subtilités sont alors mises de côté. Ainsi, les documents d'archives pertinents en ethnolinguistiques –principalement les films et les cassettes- sont plus récents et plus rares que ceux des autres branches. Donc, de prime abord, cette sous-discipline se distingue des autres car elle est associée au développement technologique.

De façon classique, les « listes lexicales » et les textes sont utilisées. Les « listes lexicales » sont en fait des dictionnaires, des listes de mots, etc. Les textes, quant à eux, sont dictés par le locuteur. Ils seront ensuite traduits et analysés grammaticalement par les anthropologues. De nos jours, le NAA et d'autres

³⁵ Ibid., p.xv

³⁶ ST-DENIS, op cit, p.4

organisations ont pour but de digitaliser les manuscrits réalisés par les anthropologues linguistes³⁷.

L'enregistrement de sons est possible dès le début du XXe siècle. Si, jusqu'en 1920, l'enregistrement demeure très court et peu fidèle, les archives contiennent actuellement l'enregistrement de mythes performés en 1911!³⁸. Pourtant, il faudra attendre jusqu'aux années 1950 pour que l'invention de l'enregistreur cassette bouleverse la discipline. Les anthropologues n'étant ainsi plus limités que par la quantité de cassettes, ils pouvaient alors se permettre d'enregistrer des scènes de la vie quotidienne. Toutefois, depuis les années 1980, les anthropologues linguistes ont tendance à utiliser des enregistrements vidéo plutôt qu'audio³⁹, probablement car ceux-ci donnent accès au langage non-verbal du locuteur. De nos jours, les anthropologues de cette sous-discipline utilisent beaucoup moins les documents écrits. Par conséquent, les documents d'archives récemment générés sont principalement des cédéroms ou des dévédéroms.

Puisqu'on ne peut associer une cassette, un cédérom ou un dévédérom contenant un enregistrement à sa collection basé sur sa simple apparence, il est impératif qu'ils soient préalablement étiquetés avec des informations essentielles telles que la date, le langage, le locuteur. Idéalement, les supports sont également numérotés et leur contenu est résumé⁴⁰.

Étonnamment, c'est dans le domaine ethnolinguistique qu'a lieu un projet récent et intéressant qui unit l'archivistique et l'anthropologie. En effet, la Bretonne Rozen Milin a mis sur pied le programme Sorosoro, lequel vise à créer des enregistrements de chacune des quelques 3000 langues qui sont présentement en voie d'extinction. Ce travail s'annonce certes périlleux « mais c'est aussi un travail nécessaire pour conserver la mémoire des langues, ces réceptacles de connaissances importantes pour l'humanité, et pour s'assurer de la transmettre aux générations futures.⁴¹»

Conclusion

Étonnante : telle est la nature de la relation entre archivistique et anthropologie. Ces deux disciplines qui ne sont pas spontanément associées sont en fait très liées. Ce sont les documents d'archives qui ont inspiré les prédécesseurs des anthropologues. C'est en réaction à une pratique documentaire douteuse qu'on instaura la méthode « de terrain », cœur de l'anthropologie actuelle et ce, dans chacun de ses quatre champs. L'ethnologie, l'archéologie, l'anthropologie biologique et l'ethnolinguistique produisent tous des documents distincts et entretiennent par conséquent une relation particulière avec l'archivistique. Toutefois, malgré leurs particularités, les quatre sous-disciplines ont un point en commun : elles ont négligé les documents relatifs à l'histoire de la discipline. En plus, il est nécessaire dans tous les cas de développer un système de gestion intégrée des documents en créant une base de données informatisée. Bref, il

³⁷ SILVERMAN et PAREZO, op cit, p.155

³⁸ Ibid, p.145

³⁹ Ibid, p.146

⁴⁰ Victoria GOLLA, *The Specific Nature of Linguistic Records*. Council for the Preservation of Anthropological Records (CoPAR). *Guide to Preserving Anthropological Records* [En ligne], <http://www.nmnh.si.edu/naa/copar/bulletins.htm> (Page consultée le 11 mars 2009)

⁴¹ Fabien DEGLISE. « S.O.S. langues! », *Le Devoir*, vol.C, no. 50 (Lundi le 9 mars 2009), p.1 et 8.

reste encore beaucoup à faire pour en arriver à une gestion idéale des documents d'archives en anthropologie mais nous sommes décidément sur la bonne voie.

Une chose reste certaine : anthropologie et archivistique entretiennent définitivement une relation non négligeable. Si la preuve reste encore à faire, un parfait exemple de ce mariage peut être trouvé à proximité. En effet, la bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'Université de Montréal présente depuis le 6 mars une exposition temporaire intitulée « L'Amérindien, vu et inventé⁴² ». Cette merveilleuse exposition nous permet de nous mettre dans la peau des « arm-chair anthropologists » en proposant plusieurs documents d'archives dont certains datent du 15^e siècle. L'exposition traite de la perception de l'Autre, un thème récurrent en ethnologie. Il s'agit d'une occasion à ne pas manquer!

⁴² Bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'Université de Montréal.
L'Amérindien, vu et inventé [En ligne]
<http://www.bib.umontreal.ca/communiqués/20090318-CS-Exposition-Amerindien.htm>
(Page consultée le 14 avril 2009)

BIBLIOGRAPHIE

1. Monographies

DUTTON, Lee S. (Ed). *Anthropological resources; A Guide to Archival, Library and Museum Collections*, New York, Dutton, 1999, 516 p.

HERRING, Ann D et Alan C. SWEDLUND (Eds). *Human Biologists in the Archives*, New York, Cambridge University Press, 2003, 341 p.

KENWORTHY, Mary Anne, *et al.* *Preserving field records. Archival techniques for Archaeologists and Anthropologists*, Philadelphie, The University Museum, 1985, 101 p.

SILVERMAN, Sydel (Ed). *Totems and Teachers. Key Figures in the History of Anthropology*, New York, AltaMira Press, 2003, 304 p.

SILVERMAN, Sydel et Nancy J. PAREZO (Eds). *Preserving the Anthropological Record. Second Edition*, New York, Gren foundation for Anthropological Research, inc., 1995, 254p.

2. Sites Internet

Bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'Université de Montréal. *L'Amérindien, vu et inventé* [En ligne]
<http://www.bib.umontreal.ca/communiqués/20090318-CS-Exposition-Amerindien.htm> (Page consultée le 14 avril 2009)

Council for the Preservation of Anthropological Records (CoPAR).
Guide to Preserving Anthropological Records [En ligne],
<http://www.nmnh.si.edu/naa/copar/bulletins.htm> (Page consultée le 11 mars 2009)

3. Articles de périodique et de journal

DEGLISE, Fabien. « S.O.S. langues! », *Le Devoir*, vol.C, no. 50
(Lundi le 9 mars 2009), p.1 et 8.

LYMAN, R. Lee. « Archaeology's quest for a seat at the high table of anthropology », *Journal of anthropological archaeology*, vol. 26, no.2 (June 2007), p.133-149

4. Ouvrages de consultation

KOTTAK, Conrad Phillip. *Peuples du monde, Introduction à l'anthropologie Culturelle*, Montréal, Chenelière/McGraw-Hill, 1998, 326 p.

ST-DENIS, Karine. *Culture et diversité*, Montréal, Les Éditions CEC, 2006,
180 p